

Daniel Randall :

La lutte contre l'antisémitisme fait partie de la lutte pour une libération totale (2021)

(Cette interview de Daniel Randall¹ par Shane Burley² a été réalisée le 28 septembre 2021)

Parfois nous nous éloignons tellement de notre objectif qu'il nous faut revenir aux fondamentaux. Au cours des deux dernières décennies, les organisations conservatrices ont régulièrement accusé des militants de gauche d'être antisémites ; ces accusations étaient généralement liées à des discours problématiques sur Israël ou à des théories du complot, et elles n'ont guère forcé la gauche à analyser sérieusement la question. Dans la plupart des cas, la gauche libérale (3) n'arrive pas à comprendre réellement les problèmes d'oppression : la violence policière est réduite à quelques éléments nocifs dans les forces de l'ordre ; l'«impérialisme de frontières (4)» est combattu par des appels à l'«inclusion» ; le patriarcat est contré par le «féminisme des PDG». La gauche radicale invoque la nécessité de s'attaquer davantage aux «véritables racines» des problèmes, ou, du moins en théorie, elle essaie de cibler le cœur d'une question et refuse de laisser des réponses faciles déterminer ses orientations.

Mais lorsqu'il s'agit d'antisémitisme, la gauche radicale est de plus en plus incapable d'étudier ce problème clairement et en profondeur. La violence croissante à laquelle sont confrontées les communautés juives est étouffée par les accusations fallacieuses des défenseurs d'Israël, et la gauche radicale continue d'être mal équipée pour relever ce défi de façon sincère et efficace.

C'est pourquoi de nouvelles réflexions sont en train de se développer, alors que des auteurs, des militants et des universitaires s'attaquent frontalement à la question, et le font au sein même de la gauche. Il y a près de quarante ans, durant la guerre israélo-libanaise de 1982, le militant socialiste britannique Steve Cohen a écrit une analyse polémique bien documentée sur les tendances antisémites dans la gauche à laquelle il appartenait. *That's Funny, You Don't Look Antisemitic* (5)

¹ Écrivain et cinéaste basé à Portland, dans l'Oregon. Auteur de *Fascism Today : What it is and How to End It* (AK Press, 2017) et *Why We Fight : Essays on Fascism, Resistance and Surviving the Apocalypse* (AK Press, 2017). Pour plus de détails, cf. son site : <https://linktr.ee/shaneburley> (NdT).

² Cheminot à Londres, délégué d'atelier pour le Syndicat national des travailleurs du rail, de la mer et des transports (RMT), membre du Parti travailliste et de l'Alliance for Workers' Liberty, groupe trotskiste hétérodoxe. Son livre *Confronting Antisemitism on the Left : Arguments for Socialists* est paru en 2021.

³ En français, on dirait sans doute la gauche républicaine ou, plus justement, les démocrates-bourgeois (NdT).

⁴ Ce concept vise les tentatives des puissances européennes et des Etats-Unis de contrôler les migrations bien au-delà de leurs frontières étatiques. Cf. la définition de cette notion par Harsha Walia <https://www.contretemps.eu/a-lire-un-extrait-de-demanteler-les-frontieres-contre-limperalisme-et-le-colonialisme-de-harsha-walia/> (NdT).

⁵ https://files.libcom.org/files/thats_funny.pdf . En français, on pourra lire de Steve Cohen : «Débat imaginaire entre un traître juif et ses camarades antisémites sur l'antisémitisme» <https://nfnf.eu/spip.php?article692> (NdT).

[C'est bizarre, vous n'avez pas l'air antisémite] est devenu l'ouvrage classique sur le sujet ; récemment réimprimé, ce petit livre nous décrit comment, depuis plus d'un siècle, la gauche tente maladroitement de prendre en compte les Juifs.

Après la crise à propos de l'antisémitisme au sein du Parti travailliste, qui a partiellement contribué à ce que Corbyn et l'aile gauche du Labour perdent les élections en 2019, on a pu lire une série d'analyses *post mortem* pour diagnostiquer les raisons de cet échec. La majeure partie de la gauche a décidé de surenchérir, en répétant sans cesse que «*le Labour n'a commis aucune faute*» et en refusant de répondre aux milliers de voix juives qui affirmaient que quelque chose était peut-être pourri dans leur parti. C'est dans ce climat que Daniel Randall a écrit une sorte de suite à *That's Funny You Don't Look Antisemitic*, intitulée *Confronting Antisemitism on the Left : Arguments for Socialists* (Affronter l'antisémitisme à gauche : arguments pour des militants socialistes) un livre qui s'attaque à sa propre mouvance politique et la met au défi d'affronter l'antisémitisme avec la même vigueur que les autres luttes contre l'oppression.

J'ai parlé avec Randall de son livre, de l'héritage de «l'antisémitisme à gauche», de la façon dont les campagnes de la droite ont semé le doute, et de ce que la gauche peut faire pour reprendre sérieusement ce combat.

Shane Burley

Shane Burley : Qu'est-ce qui t'a poussé à écrire ce livre ?

Daniel Randall : Tout d'abord une raison immédiate. L'antisémitisme à gauche est apparu beaucoup plus clairement dans le débat politique en Grande-Bretagne au cours des dernières années, à cause des controverses autour du rôle assumé par Jeremy Corbyn à la direction du Parti travailliste entre 2015 et 2019.

Le concept d'antisémitisme à gauche et les débats sur sa signification, voire son existence, sont passés d'un coin relativement obscur et marginalisé de l'extrême gauche à un discours beaucoup plus public. De nombreuses personnes ont commencé à écrire sur le sujet de manière beaucoup plus régulière et prolifique. Au sein du Parti travailliste, le débat a souvent opposé, de façon improductive, d'un côté, ceux qui prétendaient que toutes les allégations d'antisémitisme étaient des calomnies et des falsifications inventées par les partisans d'Israël ; et, de l'autre, ceux qui affirmaient que le problème venait de toute la gauche radicale ou même que l'antisémitisme provenait inévitablement de ses idées.

Mon livre a vu le jour parce que No Pasaran Media, maison d'édition créée en 2019 pour republier *That's Funny, You Don't Look Antisemitic*, l'ouvrage classique de Steven Cohen, m'a proposé de publier un livre sur la question. Dans ce texte, j'ai certes abordé les controverses du Parti travailliste, mais j'ai surtout essayé de présenter une vision historique à plus long terme.

Je m'intéresse personnellement à cette question depuis que je milite, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, je suis juif, même si j'essaie de ne pas trop mettre en avant cette identité ; je veux éviter une approche identitaire qui obscurcit invariablement la réflexion plus qu'elle ne la clarifie, qui polarise les débats plus qu'elle ne les éclaire. Mais inévitablement, cela fait partie de mon intérêt et de mon engagement pour cette question.

Deuxièmement, parce que je suis membre d'une organisation – l'Alliance for Workers' Liberty (AWL), un groupe socialiste actif au Royaume-Uni – qui a élaboré une analyse critique de l'antisémitisme à gauche depuis longtemps. À partir des années 1980, nous avons été l'une des seules tendances organisées de la gauche britannique à reconnaître que l'antisémitisme à gauche existait bel et bien et qu'il fallait essayer de l'affronter de manière critique. Certes, d'autres collectifs, et des individus comme Steve Cohen, dont je m'inspire beaucoup, ont tenté de faire une partie de ce travail. Mais, dans l'extrême gauche organisée en Grande-Bretagne, l'AWL a été un peu un OVNI à cet égard. J'ai été essentiellement éduqué et formé

politiquement dans une organisation qui avançait une analyse critique de ce phénomène, c'est pourquoi cela faisait partie de mon paysage intellectuel.

Shane Burley : Penses-tu que «l'antisémitisme à gauche⁶» est fonctionnellement différent de l'antisémitisme de droite ? Vient-il de l'intérieur de la gauche ou résulte-t-il d'influences réactionnaires qui affectent la gauche de l'extérieur ?

Daniel Randall : Ces deux antisémitismes sont fonctionnellement différents, et il est important d'identifier ce qui les sépare. Les cadres analytiques qui gommant les spécificités ont tendance à être inefficaces. Dans ce livre, et c'est un aspect difficile de la question, j'essaie de mettre en évidence certaines des différences entre l'antisémitisme racialisé et ce que j'appelle l'antisémitisme «idéologique». Je ne pense pas qu'il soit nécessairement utile de définir l'antisémitisme à gauche comme étant «raciste».

Quant à savoir si l'antisémitisme est intrinsèque à la gauche, ou importé de l'extérieur, je pense que les deux cas de figure se présentent. Marcel Stoetzler (7) propose une approche utile, à laquelle je fais référence dans le livre : selon lui, l'antisémitisme à gauche en tant que catégorie globale peut être décomposé en un antisémitisme à gauche, manifestation à gauche des thèmes de l'antisémitisme en général, et un antisémitisme **de** gauche, peut-être plus organique et distinct. Dans mon livre, je traite des deux phénomènes, bien que je les regroupe sous un titre commun.

L'antisémitisme à gauche puise dans deux sources historiques principales :

– des critiques primitives et sous-développées du capitalisme, qui le réduisent à la finance, à la spéculation et aux banques, et s'accordent très clairement avec les thèmes traditionnels de l'antisémitisme. Elles relèvent peut-être plus de l'antisémitisme **à** gauche ;

– le stalinisme, et en particulier les campagnes «antisionistes» du stalinisme à partir des années 1950, qui illustrent peut-être davantage ce qu'est l'antisémitisme **de** gauche. Ces campagnes ont alimenté l'anti-impérialisme campiste du stalinisme, et ont été alimentées par lui. Cette idéologie désigne Israël et le sionisme comme la quintessence du colonialisme et du racisme. Elle élève le sionisme à une position presque mystique dans l'histoire et les conflits mondiaux.

Shane Burley : On a tendance à croire que les caricatures antisémites des Juifs propagateurs du communisme constituent l'image historique prédominante, mais en réalité, la dénonciation des Juifs en tant que capitalistes, ou comme éléments moteurs du capitalisme, est beaucoup plus répandue. Et l'idée que les sociétés traditionnelles et leurs modes de vie nous offrent la bonne solution face à la décadence du capitalisme international est reprise dans beaucoup de textes de gauche, historiquement aussi.

Daniel Randall : Oui, cela joue un rôle. Et la gauche, ou la prétendue gauche, valorise fréquemment le capital national contre le capital international. On retrouve une version fortement biodégradée de cette conception, notamment dans le mouvement ouvrier britannique – même si je ne suggère pas que ceux qui recyclent ces récits soient consciemment antisémites – lorsque l'on valorise le «Fabriquons britannique». Comme si la production de biens, matériellement enracinée sur le sol national, était plus noble et aurait

⁶ En anglais, l'expression *left antisemitism* est ambiguë puisqu'elle désigne aussi bien l'antisémitisme de gauche que l'antisémitisme à gauche. Sur ce problème, on pourra lire mon article «L'antisémitisme de gauche : définition et fonctions politiques», <https://nfnf.eu/spip.php?article258> (NdT).

⁷ Deux articles de Marcel Stoetzler ont été traduits en français : «Théorie critique et impérialisme» (2019) <https://nfnf.eu/spip.php?article863> ; et «Apprendre du pouvoir des choses : travail, civilisation et émancipation chez Horkheimer et Adorno dans *Dialectique de la Raison* (2019)», <https://nfnf.eu/spip.php?article861>. (NdT).

été détruite par le spectre fantasmagorique et incorporel de la finance et de la spéculation internationales. Bien sûr, la finance internationale représente une force dans le capitalisme et elle a un agenda de classe, mais cette valorisation d'un capital national contre le capital international est un thème de l'antisémitisme, et on le retrouve aussi bien à droite qu'à gauche.

Shane Burley : Cela semble faire partie de la revendication de la droite de s'opposer à «l'establishment».

Daniel Randall : Oui, c'est un appel à un sentiment plébien, populiste.

Shane Burley : Nous parlons de cette dynamique populiste qui reproduit des conditions favorables à l'antisémitisme, mais ces questions de pouvoir et d'inégalité économique sont également utilisées comme un outil de communication par certains courants populistes de gauche. **David Renton** évoque cette dimension dans *Labour's Antisemitism Crisis*, livre dans lequel il décrit deux **Corbyn** : le **Corbyn** populiste et le **Corbyn** lutte de classe. Mais je ne suis pas sûr qu'ils soient réellement si différents l'un de l'autre. Aux États-Unis au moins, le populisme a souvent été le langage que la classe ouvrière a utilisé pour diffuser le socialisme, en particulier dans les zones rurales. Alors comment pouvons-nous éviter ces rhétoriques populistes, historiquement liées à l'antisémitisme, tout en discutant de sujets comme la financiarisation et l'avancée du Capital dans la vie quotidienne des gens ?

Daniel Randall : Nous devons nous assurer en permanence que notre discours repose sur une description du capitalisme réel. La gauche a besoin d'une analyse holistique qui considère la finance, ou les autres éléments du capitalisme souvent qualifiés de létaux, comme des parties de l'ensemble capitaliste. La production nationale fait tout autant partie du capitalisme que les banques et la finance. Nous n'avons aucun intérêt à promouvoir le capital national par rapport au capitalisme international.

Le deuxième élément concerne nos capacités d'agir. Pour moi, ce qui différencie vraiment un cadre lutte de classe d'un cadre populiste est l'endroit où chacun situe la source du pouvoir de transformation. J'espère ne pas être ce que certains appellent un adepte du «réductionnisme de classe⁸», mais je pense que le noyau du capitalisme s'exprime dans la relation salariale. C'est là que se situe fondamentalement le pouvoir de transformation. Affirmer cela, et réaffirmer le besoin d'organisation sur ce terrain, est vital. Cela ne signifie pas que la lutte de classe est plus importante que les luttes contre les oppressions qui peuvent s'entrecroiser avec la classe, mais ne sont pas entièrement fondées sur elle, mais cela veut dire que nous ne pouvons pas nous débarrasser du capitalisme sans une organisation qui cherche à confronter son noyau central.

Cette démarche va à l'encontre du discours populiste, beaucoup plus flou, qui invoque le «peuple» et les «élites», concepts extrêmement creux, et propices à des développements très réactionnaires. Souvent, au lieu de préciser qui a le pouvoir de transformer la société, les populistes se contentent de dévoiler les agissements des «élites» malfaisantes. Une telle démarche s'accorde très facilement avec les théories du complot et la pensée antisémite.

Shane Burley : Lorsque nous observons la politique de la gauche libérale, nous constatons souvent à quel point ses analyses sont inefficaces et inexactes, mais nous constatons aussi que les militants de la gauche radicale semblent désorientés par certaines questions alors que,

⁸ Sur ce sujet, on pourra lire d'Adolph Reed Jr. : «Sur le "réductionnisme racial"» (<https://nfnf.eu/spip.php?article1026>) et «Le mythe du "réductionnisme de classe"» (2019) (<https://nfnf.eu/spip.php?article770>) (NdT).

fréquemment, des éléments du centre-gauche les comprennent. Certains courants de la gauche radicale se livrent parfois à des pirouettes mentales pour éviter de dire que quelque chose est, en fait, antisémite, ou que l'antisémitisme est un problème important à affronter. Qu'en penses-tu ?

Daniel Randall : Plusieurs facteurs se combinent. Tout d'abord, une grande partie de la gauche a une compréhension assez simpliste du racisme ou des idées réactionnaires liées à l'oppression, qui à son tour est liée aux inégalités économiques. La définition d'un groupe opprimé ou minorisé et de la façon il doit se comporter obéit à une certaine norme. Les Juifs, en tout cas en Grande-Bretagne et aux États-Unis, ont connu un degré important de mobilité sociale et ont été substantiellement intégrés dans la blancheur. Et cela peut donner l'impression que l'antisémitisme serait une relique historique d'une époque durant laquelle les Juifs étaient plus visiblement opprimés.

Dans mon livre, je me demande s'il est utile ou non de comprendre l'antisémitisme contemporain, en particulier dans un pays comme la Grande-Bretagne, comme une «oppression». Je ne pense pas que les Juifs britanniques soient opprimés comme le sont, par exemple, les Noirs. Mais le fait que les Juifs ne soient pas opprimés dans ce sens ne signifie pas que l'antisémitisme ne présente pas un danger idéologique. En raison de la fonction de l'antisémitisme en tant que récit idéologique qui possède, selon Moishe Postone⁹, un caractère «*anti-hégémonique*» et «*pseudo-émancipateur*» – qui prétend être une idéologie de résistance au pouvoir, ouvrant la voie à la libération – il est particulièrement dangereux pour la gauche.

Deuxièmement, le conflit israélo-palestinien joue un rôle inévitable dans la question que tu poses. Une grande partie des militants d'extrême gauche voient seulement dans l'évocation de l'antisémitisme une fausse accusation utilisée pour censurer toute critique d'Israël – et c'est souvent la seule forme sous laquelle l'antisémitisme apparaît dans leur horizon intellectuel. Ils rejettent complètement l'idée que l'antisémitisme puisse présenter des dangers spécifiques pour la gauche et que nous devrions nous en protéger.

Enfin, en général, la culture intellectuelle et politique de l'extrême gauche est en ruines. Les réflexions nuancées et l'étude profonde des questions politiques ne sont guère répandues dans la période actuelle. Dans un certain sens, tu as raison, le problème est assez simple, mais il faut aussi tenir compte de dimensions complexes. Nous devons démêler divers éléments historiques et répondre à des questions comme : «*Si les Juifs ne sont pas une minorité opprimée, alors pourquoi dites-vous que l'antisémitisme représente-t-il toujours une menace ?*» Affronter correctement cette question nécessite une capacité d'établir des nuances et de prendre en compte la complexité qui, à mon avis, sont rares dans l'extrême gauche contemporaine.

Shane Burley : **Il est difficile d'avoir une discussion nuancée sur le sionisme et l'antisionisme à un moment où Gaza est brutalement bombardé et où des groupes juifs israéliens d'extrême droite prennent d'assaut des quartiers palestiniens (et où des groupes palestiniens attaquent des quartiers juifs). Mais les gens sont souvent réticents à discuter des formes problématiques que revêt l'antisionisme lorsque se déchaîne une violence israélienne bien réelle. Selon toi, quelle est la meilleure façon de parler du conflit ?**

Daniel Randall : Dans mon livre, j'ai essayé d'aborder cette question à travers la critique du campisme. Si tu remets en cause le cadre campiste – selon lequel, dans un camp, tout le monde défend la réaction, et, dans le camp opposé, tous défendent donc le progrès par défaut – alors, une fois ce travail fait, tu peux lancer une discussion plus nuancée. Oui, les Palestiniens sont colonieusement assujettis par Israël. Nous

⁹ Cf. les textes réunis dans Moishe Postone, *Critique du fétiche capital. Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche* (PUF, 2013): (NdT).

sommes face à une oppression nationale et à une vraie lutte de libération nationale. Mais cela ne signifie pas automatiquement, par exemple, que les Juifs israéliens, qui se trouvent de l'«autre côté», pour ainsi dire, n'ont pas le droit à l'autodétermination, ou qu'il serait inadmissible de critiquer le Hamas.

Le rejet du campisme ne nécessite pas de rejeter des principes fondamentaux comme l'opposition à l'oppression nationale et au colonialisme, ou l'opposition au racisme qui existe dans la société israélienne. En fait, notre rejet du campisme part de ces principes, mais il les applique de manière égale et cohérente plutôt que de les rendre relatifs, selon le schéma campiste.

Shane Burley : Dans ton livre, tu la mentionnes comme étant une position marginale, mais, pour ma part, mon opposition universelle au nationalisme me conduit à soutenir une solution à un seul État (qui me semble plus juste, compte tenu de la Nakba et des nettoyages ethniques auxquels les Palestiniens ont été confrontés). On dit souvent qu'il s'agit d'une perspective irréaliste et utopique, mais, avec la croissance des colonies et le gruyère troué qu'est la Palestine, la solution à un État semble peut-être la seule solution pratique. Et je me demande si le cadre du «droit à l'autodétermination» nous aide toujours : ne vaut-il pas mieux observer le comportement des États et des peuples et les expériences qu'ils ont vécues pour ensuite construire une politique révolutionnaire contre l'oppression, politique fondée sur ces particularités, plutôt que d'essayer d'adapter ces expériences dans un cadre post-nationaliste ? Cette discussion est souvent centrée sur le droit abstrait à l'autodétermination plutôt que sur les réalités de l'occupation.

Daniel Randall : Instinctivement, je sympathise avec ta démarche car il est important de réaffirmer le caractère nécessairement antinationaliste de la politique des socialistes révolutionnaires. Mais je suis sceptique quant à la viabilité immédiate de ton approche. Parmi tous les conflits nationaux dans le monde, celui qui est peut-être le moins facile à faire évoluer vers un cadre post-nationaliste sera celui d'Israël-Palestine. Dans ce scénario, il existe deux peuples nationaux pour lesquels une grande partie de leur existence matérielle en tant que peuples nationaux distincts découle d'une oppression historique. L'identité nationale palestinienne a été forgée – pas entièrement, mais en grande partie – dans le creuset de l'oppression israélienne. Proposer, comme solution immédiate au conflit, un modèle qui exige la dissolution de cette identité nationale distincte dans un État unitaire et postnational me semble utopique.

Shane Burley : L'affirmation de la droite israélienne selon laquelle les Palestiniens ne constituent pas une nation est manifestement contredite par l'expérience du colonialisme israélien, qui a réaffirmé l'identité nationale.

Daniel Randall : Que les Palestiniens aient constitué ou non une nation avant [la fondation d'Israël] n'a aucune importance ; ils constituent indiscutablement un groupe national aujourd'hui, en grande partie à cause de ce qu'Israël leur a fait. Une question similaire se pose de l'autre «côté» : existait-il une «nation» juive, où que ce soit dans le monde, avant le génocide et les migrations forcées du XX^e siècle ? C'est un débat historique. Mais en 1948, il y avait une communauté nationale juive en Palestine, parce que la contrainte de l'expérience historique sur les Juifs en avait créé une, et certainement dans les années 1940 parce que les réfugiés juifs n'avaient souvent nulle part où aller. Il ne s'agit pas de justifier le déplacement des populations arabes préexistantes, déplacement qui a eu lieu dans ce processus de formation nationale, mais le lien entre la création d'une communauté nationale juive en Palestine et l'oppression historique anti-juive est indéniable.

Pour ces deux peuples, les conceptions de la nation sont profondément enracinées et sont liées, pour l'un, à son oppression historique et, pour l'autre, à son oppression actuelle. Ainsi, parmi tous les conflits nationaux dans le monde, le conflit israélo-palestinien me semble être le moins susceptible de dépasser le

cadre national et de s'inscrire dans un cadre postnational. Mais je serais ravi que l'on me prouve que j'ai tort.

Shane Burley : Cela semble faire partie du problème qui se pose dans les discussions sur la nation juive. Et cela nous ramène à l'affirmation stalinienne selon laquelle les Juifs ne seraient pas une nation, affirmation encore parfois reproduite à gauche. Dans un monde où des concepts tels que l'ethnicité et la nation sont des constructions sociales, et des obstacles à la collaboration humaine et à la libération universelle, ces notions se sont réifiées de manière à exclure les Juifs. (Évidemment, ils ne sont pas le seul peuple à qui cela arrive ; la droite israélienne procède de la même façon avec les Palestiniens, mais elle ne croit pas réellement que l'ethnicité et la nation sont des constructions sociales).

Daniel Randall : Certaines des incohérences et des exceptionnalismes que l'on trouve dans l'extrême gauche sont à la base de positions implicitement antisémites. Tu entends des militants dire des choses comme «*La droite nous demande toujours si nous soutenons le droit d'Israël à exister, mais aucun État n'a "le droit d'exister" !*». Ce principe est cohérent si tu l'appliques systématiquement à toutes les questions nationales dans le monde. Je critiquerai cette position comme étant utopique, mais je respecterais le principe qui la sous-tend. Mais si tu n'invoques la critique de la nation, de l'État et du cadre de l'autodétermination nationale que pour en exclure les Juifs israéliens, alors cela me semble problématique.

Shane Burley : De nombreux universitaires conservateurs affirment que la gauche s'est toujours méfiée de la spécificité juive. Penses-tu que cela soit vrai, et comment cela se traduit-il sur le plan politique ?

Daniel Randall : Il s'agit d'un élément dans l'écheveau des problèmes dont nous discutons. Steve Cohen évoque dans son livre l'incapacité de la gauche à faire face aux revendications d'autonomie des juifs. Avec Israël-Palestine, nous avons affaire à de nombreuses dualités difficiles. Dans un sens, il s'agit d'une répétition assez simple et directe des processus et des dynamiques que nous observons dans la formation des nations et des États dans le monde entier, tout au long de l'histoire, comme par exemple, l'Inde et le Pakistan. Il existe d'innombrables exemples d'oppression nationale, de déplacement massif de populations, de déni du droit au retour, d'occupations coloniales.

Mais nous devons aussi tenir compte des spécificités historiques de la nation juive israélienne et de sa relation avec l'Holocauste. Je ne veux pas m'égarer dans une discussion sur la question de savoir si l'Holocauste est un événement historiquement unique ou non, mais il a certainement un poids historique. La gauche a du mal à gérer tout cela et, compte tenu notamment du fait que diverses formes de campisme sont hégémoniques dans sa pensée, il lui est beaucoup plus facile d'y coller un cadre campiste et de faire disparaître toute la complexité. Si tu peux élaborer des slogans simplistes qui affirment que Israël, et implicitement les Israéliens, sont du côté du mal et que la Palestine est du côté du bien... c'est beaucoup plus facile. Et il y a une simplicité très attirante à cela...

Encore une fois, cela ne signifie pas que l'oppression des Palestiniens n'est pas réelle et que la solidarité internationale avec eux n'est pas vitale. J'ai vu récemment un tweet devenu viral: «*Les Palestiniens n'ont pas besoin d'un doctorat en études de l'Holocauste pour vouloir être libres.*» Bien sûr, c'est vrai, mais si nous – la gauche – voulons développer une politique capable de surmonter le nationalisme et le chauvinisme plutôt que de les reproduire, et d'unir les travailleurs au-delà des frontières nationales – même lorsqu'une nation en opprime une autre – alors nous devons affronter l'histoire dans toute sa complexité.

Shane Burley : La gauche n'a pas vraiment de mal à s'accommoder des particularités de certains peuples, et en tout cas elle n'a aucun problème pour comprendre les particularités juives lorsqu'il s'agit par exemple des juifs ultra-orthodoxes dans les manifestations contre Israël.

Daniel Randall : J'en parle un peu dans mon livre. Ce «philosémitisme sélectif» est un phénomène particulier de l'antisémitisme à gauche qui dépasse le fait que des gauchistes non-juifs choisissent simplement leur type de juif préféré et le mettent en avant parce qu'il réaffirme leurs croyances existantes.

Il existe aussi un «philosémitisme sélectif» à droite, mais la promotion des Neturei Karta¹⁰ et d'autres juifs ultra-orthodoxes antisionistes par certains courants de gauche pose un problème particulier. Ils promeuvent ainsi certains des éléments les plus réactionnaires de la vie juive, et amplifient leur prétention à être les «vrais Juifs», simplement parce qu'ils affirment qu'Israël ne devrait pas exister. Mais en fin de compte, ce qui sépare Neturei Karta des colons ultra-orthodoxes qui scandent «Mort aux Arabes !» dans les rues d'Israël est une question de théologie, et non un quelconque principe antiraciste ou internationaliste cohérent. Les visions du monde défendues par ces deux groupes d'ultra-orthodoxes ont de nombreux points communs, notamment sur les questions de genre et de sexualité.

Mais parce que les Haredim ont des papillotes et s'habillent d'une manière sanctionnée par la religion, ils se conforment davantage à l'attente de ce à quoi doit ressembler une minorité aux yeux d'un observateur extérieur. Et si ces juifs, les «vrais juifs», prétendent qu'Israël ne devrait pas exister et que le sionisme est un affront à la théologie juive, alors le débat est réglé et l'on peut s'appuyer sur eux pour rejeter d'emblée toute affirmation selon laquelle certaines critiques d'Israël et du sionisme pourraient être antisémites.

Shane Burley : On retrouve un élément de cette argumentation dans la célébration plus récente des vertus de la diaspora, présentée à la fois comme l'expression «correcte» de la judéité et comme une histoire très merveilleuse – ce qui permet de célébrer la judéité sans aborder la question d'Israël-Palestine. D'un autre côté, de nombreuses organisations juives officielles n'ont pas une attitude très positive face à la diaspora. Pour ce qui me concerne, je me sens vraiment chez moi dans la judéité et l'histoire juive radicale au sein de la diaspora.

Daniel Randall : Comme tout Juif appartenant à la gauche révolutionnaire, je suis attiré par l'esprit des Juifs d'extrême gauche, non sionistes et antisionistes de la période précédant la Seconde Guerre mondiale. Je ne m'identifie pas personnellement au Bund¹¹, mais je pense que c'est une histoire importante. Je pense en particulier que des personnes comme Esther Frumkin¹², morte dans un goulag

¹⁰ **Naturel Karta (les Gardiens de la Cité):** groupuscule d'illuminés juifs religieux, créé en 1938, présent en Israël et à New York. Ils ont été soutenus, en France, par l'agitateur antisémite et négationniste Dieudonné, le «national socialiste» Alain Soral et le négationniste Robert Faurisson. Aussi réactionnaires que les lefebvristes catholiques français, ils servent d'alibi à certains antisionistes d'extrême droite et d'extrême gauche. Une fraction des Neturei Karta participa à la conférence négationniste organisée à Téhéran en 2006 (*NdT*).

¹¹ **Bund :** créé en 1897, le Bund était partisan de l'autonomie nationale et culturelle. Pour les éléments socialistes les plus radicaux avant 1914, ou pour ceux de la Troisième Internationale après 1919, le Bund était un courant «nationaliste», «chauvin», etc. Quand la révolution russe éclata, le Bund fut phagocyté par les bolcheviks qui se débrouillèrent pour le faire scissionner et pour persécuter ensuite ceux qui restaient fidèles au Bund originel. Les nazis éliminèrent la plupart des militants, notamment en Pologne, pays où le Bund (social-démocrate) avait un poids non négligeable chez les ouvriers juifs avant la seconde guerre mondiale. Totalement ignoré par l'extrême gauche et les libertaires pendant des décennies, le Bund est récemment devenu le chouchou des antisionistes – sans danger d'être contredits puisque ce courant a pratiquement disparu (*NdT*).

¹² (1880-1943) Membre du Bund, emprisonnée à de nombreuses reprises sous le tsarisme, elle rallia le Parti bolchevik quand celui-ci interdit le Bund en 1921. Malgré son alignement sur les positions du régime

stalinien, et d'autres militants à la gauche du Bund sont des figures particulièrement héroïques. Nous devrions célébrer ce riche héritage, le réaffirmer et nous reconnecter à lui.

Mais tu as raison : souvent, l'utilisation de cet héritage opère sur la base d'un jeu de rôle historico-fantastique, qui invoque le radicalisme historique antisioniste de la diaspora pour éviter une confrontation sérieuse avec les effets que l'histoire du XX^e siècle ont eu sur la conscience juive. Je voudrais que les Juifs soient non sionistes, j'aimerais qu'ils s'opposent au nationalisme et n'aient pas une conscience particulariste. Je souhaiterais qu'Israël soit un État pour tous ses citoyens, juifs et palestiniens, et non le prétendu État de tous les juifs du monde entier, et je voudrais qu'il n'occupe pas une place aussi importante dans l'identité juive. La gauche devrait partager toutes ces aspirations, selon moi. Mais nous n'y parviendrons pas sans comprendre les effets de l'expérience historique, et en particulier de l'expérience du XX^e siècle, sur la conscience juive.

Renouer avec le radicalisme de la diaspora peut en faire partie, mais il ne faut pas procéder de manière grossière. Beaucoup de gens à gauche, y compris certains militants d'extrême gauche juifs antisionistes tiennent des discours du type : *«Pourquoi une personne juive voudrait-elle entretenir le moindre rapport avec Israël alors qu'elle peut s'identifier à ces grandes traditions alternatives, telles que celles du Bund ou d'autres gauches juives antisionistes ? Et s'ils choisissent le sionisme plutôt que cette politique radicale née dans la diaspora, alors ils choisissent consciemment de se ranger du côté de l'oppression et sont donc nos ennemis.»* En réalité, la plupart des Juifs ont «choisi» le sionisme, pour des raisons historiques qui ne peuvent être effacées d'un coup de baguette magique. Et en raison du schéma campiste, ces Juifs sont alors implicitement considérés par une partie de la gauche comme des individus qui ont choisi le camp ennemi.

Une grande partie de l'antisémitisme au sein de la gauche contemporaine repose sur cette désignation implicite des juifs comme étant dans «l'autre camp» en raison de leurs opinions sur Israël. Plusieurs personnes m'ont adressé l'objection suivante : *«Si tu penses que nous ne devons pas céder aux croyances réactionnaires sur le genre ou la sexualité, même lorsqu'elles sont exprimées par des personnes historiquement opprimées, pourquoi veux-tu que nous cédions au nationalisme juif ?»* Soyons clairs : je ne suggère pas de nous montrer complaisants à l'égard du nationalisme juif, ni que la gauche cesse d'en faire la critique. Mais je pense que, pour affronter un phénomène idéologique, nous en examinons les racines, nous analysons comment il est construit et pourquoi il exerce une emprise sur les gens. Dans le cas du nationalisme juif, la gauche a pratiquement abandonné cette démarche.

Shane Burley : Comment pouvons-nous commencer à traiter de manière constructive l'antisémitisme dans les mouvements sociaux de gauche et dans la société en général ?

Daniel Randall : Mon livre se concentre sur le contexte britannique, même si les lecteurs américains y trouveront sans doute des échos et des résonances. Un débat spécifique s'est tenu au sein du Parti travailliste sur la manière d'affronter l'antisémitisme. De nombreuses personnes l'ont traité comme une simple question de procédure – en se concentrant sur l'amélioration des processus de signalement des allégations d'antisémitisme, et en rationalisant les processus disciplinaires afin de faciliter l'expulsion des antisémites au sein du parti. Cette approche, selon moi, est à la fois inefficace et contre-productive parce qu'elle méconnaît totalement la nature spécifique de ce problème, et la question de savoir comment les idées évoluent et changent dans les espaces politiques.

Nous avons besoin d'une campagne d'éducation politique qui commence par des discussions et des débats sur le sujet. Certains de ces débats seront inconfortables parce qu'il est rare que la gauche débatten

qui était hostile à tout «particularisme» juif et mena une propagande contre la religion juive aux accents antisémites, elle fut arrêtée durant les grands procès de 1936 et mourut dans un camp (NdT).

directement de questions litigieuses. L'idée que l'on fait évoluer les idées par la polémique, la critique et le débat semble avoir été confisquée par le libéralisme, et il est démodé de soutenir cette démarche à l'extrême gauche. Mais nous ne pourrions nous en sortir que par le débat, parce qu'une certaine quantité de matériaux idéologiques nocifs d'origine politique diverse s'est agrégée au fil des ans et que nous devons l'affronter directement.

De nombreuses personnes, y compris de bons camarades animés des meilleures intentions, estiment qu'il vaut mieux séparer la question de l'antisémitisme des débats politiques sur le sionisme et la question israélo-palestinienne. D'un point de vue sentimental, je peux sympathiser avec ce choix, mais il est tout simplement impossible de scinder les deux questions dans la pratique. Les questions se confondent totalement. Mahmoud Darwish, le poète national palestinien, a déclaré dans une interview : *«Nous avons la malchance d'avoir Israël comme ennemi car il bénéficie d'un soutien illimité. Et nous avons la chance d'avoir Israël comme ennemi parce que les Juifs occupent le centre de l'attention mondiale. Vous nous avez apporté la défaite et la renommée.»* En gros, il nous explique que l'histoire a réuni la question juive et la question palestinienne. L'histoire de l'antisémitisme européen a été si directement liée à la formation de l'État d'Israël que nous ne pourrions pas les dissocier, même si nous le voulions. Il faut donc les considérer, non pas comme deux questions singulières, mais les analyser en parallèle.

Nous avons deux tâches fondamentales à mener pour traiter et surmonter ces deux problèmes. Premièrement, nous devons réaffirmer une analyse matérialiste et lutte de classe du capitalisme, en dépassant les limites populistes et en réancrant l'analyse de gauche dans une théorie du changement et des capacités d'action de la lutte de classe. Cela nous fournira un antidote contre l'influence continue de l'antisémitisme anticapitaliste primitif sur la gauche.

Et deuxièmement, nous devons défendre un internationalisme démocratique cohérent comme solution alternative au campisme. Sur le terrain international, la gauche devrait défendre la démocratie et l'égalité des droits, plutôt que le relativisme du campisme qui croit en l'existence des «bons» et des «mauvais» peuples.

Nous devons également réaffirmer le potentiel progressiste des luttes *au sein de* chaque société, et rechercher des luttes dissidentes, transformatrices, démocratiques, ouvrières et progressistes avec lesquelles nous pouvons être solidaires, plutôt que des camps opposant les «bons» États aux «mauvais» États, et plutôt que de désigner l'un d'eux comme la quintessence du mal. Si nous pouvons appliquer cela à la question d'Israël-Palestine, nous réussirons à surmonter l'antisémitisme à gauche, qui dérive du campisme stalinien.